



styles

A Beaubourg, la 3D fait très bonne impression

DU PREMIER VAISSEAU SANGUIN bio-artificiel (2011) à la première prothèse de main (2015), jusqu'à ces statues antiques détruites en 2015 par l'organisation Etat islamique, et reconstituées par l'artiste iranienne Morehshin Allahyari, près de

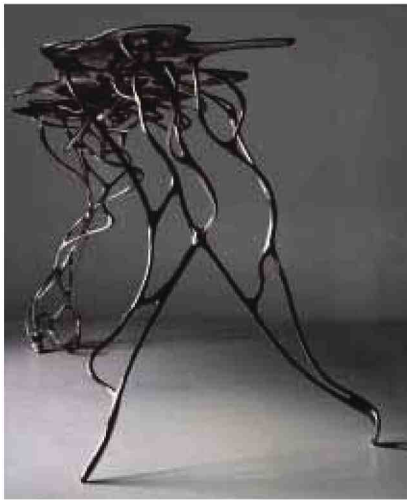


Table « Growth », de Mathias Bengtsson.
 CENTRE POMPIDOU, MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE/CCI

quarante créateurs surfant sur les technologies numériques (dont le designer britannique Ross Lovegrove) exposent jusqu'au 19 juin au Centre Pompidou dans « Imprimer le monde ».

La centaine d'objets, qui ont comme dénominateur commun l'impression en 3D, ont été « sélectionnés par le prisme de la créativité, de la singularité, explique Marie-Ange Brayer, la commissaire de l'exposition, conservatrice et chef du service design et prospective industrielle. Ils sont le fait de créateurs transdisciplinaires – des designers, des artistes, des architectes... – qui désormais partagent les mêmes outils que les scientifiques, ce qui augure d'une nouvelle révolution industrielle susceptible d'infléchir durablement nos vies ».

Bluffants. Ces longs vases en argile qui semblent sortis du tour d'un potier alors qu'ils ont été conçus numériquement. Ce pont en métal que le Néerlandais Joris Laarman imprime actuellement pour l'installer cette année au-dessus d'un canal à Amsterdam. Ces chaises enrubbannées ou tout en résille de Patrick Jouin ou François Brument, parmi les premiers designers français à expéri-



menter l'impression de mobilier, dès 2005-2006. «*Le créateur ne dessine plus l'objet mais il crée la machine et intervient sur les logiciels de conception*», souligne Marie-Ange Brayer.

Une plus grande liberté artistique

C'est ainsi qu'est née «Growth», première table en titane – 310 heures de fabrication en 2016 –, la dernière acquisition du Centre Pompidou. «*Je suis fan d'informatique, ce qui me permet de générer des formes innovantes inspirées de la nature*», explique son auteur, le designer danois Mathias Bengtsson, représenté à Paris par la galerie Maria Wettergren. «*Les jambes sinueuses de cette table produisent la pousse de lianes et chaque œuvre est différente, car, comme dans la nature, je programme un âge, un apport de lumière et d'eau aléatoire*», précise-t-il.

L'exposition «Imprimer le monde» se veut didactique et pédagogique. Elle inaugure un nouveau rendez-vous annuel intitulé «Mutations-Créations», conçu par le service de la création industrielle du musée et l'Institut de recherche et coordination acoustique/musique, comme un

observatoire critique et prospectif de la création contemporaine.

Au-delà de la technique – qui autorise une plus grande liberté artistique et une complexité formelle sans précédent –, l'exposition interroge sur le statut de ces nouveaux objets, celui de leurs auteurs et l'impact sur l'espèce humaine. La possibilité de scanner les individus, et de recréer tout ou partie du corps, n'est plus une vue de l'esprit, ce qu'illustrent ces visages répliqués numériquement grâce à des traces d'ADN récupérées sur des mégots ou des cheveux collectés dans une rue de New York (travail de Heather Dewey-Hagborg, sous le titre *Stranger Visions*). Que reste-t-il du geste ancestral?, s'interroge le designer Jean-Baptiste Fastrez avec cet arc et ses flèches, *Yatari* (2015), hybridation d'une branche de tilleul provenant du jardin de la Villa Noailles et de pièces imprimées en 3D, d'un objet primitif et de technologies émergentes. ■

V. L.

Imprimer le monde, Centre Pompidou, à Paris. Tous les jours sauf le mardi, de 11 heures à 21 heures. Tarif: 14 euros.